

## Article

---

« Le temps des aînés »

Fernand Dumont

*Études françaises*, vol. 5, n° 4, 1969, p. 467-472.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036418ar>

DOI: 10.7202/036418ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

## LE TEMPS DES AÎNÉS

Je ne suis pas historien. Je n'apporterai donc aucune donnée inédite sur l'époque de Saint-Denys Garneau. De cette époque, je n'ai guère non plus de connaissance un peu directe. Au moment où Garneau, Gagnon, Laurendeau et d'autres commençaient à écrire, j'étais à peine un gamin bien préservé des livres par mon milieu ouvrier; j'étais plus soucieux de voler des pommes chez les cultivateurs des alentours que de participer aux combats politiques ou spirituels de ce temps. Et pourtant, à mesure que j'avance, je me sens de plus en plus complice de ces combats de naguère. Sans doute parce que, sous d'autres visages, ils sont restés les mêmes. Aujourd'hui comme hier, nous rôdons autour d'un même « empêchement » : le mot, on s'en souviendra, est de Jean Le Moyne. Nous rôdons toujours autour d'une même critique et d'une même tâche inachevées, et qui concernent tout autant les gens de ma génération que Saint-Denys Garneau et ses contemporains. Aussi, plutôt que de faire l'histoire des années 30, j'essaierai de situer un homme de mon âge par rapport aux aînés. N'est-ce pas là une façon aussi valable qu'une autre de les comprendre ?

Si j'avais à désigner cette époque dans son ensemble, je parlerais volontiers, pour ma part, de l'achèvement — de *l'agonie* faudrait-il dire plutôt — d'une longue histoire. Quelle histoire ? Celle d'une certaine parole traditionnelle portée sur nous-mêmes. Celle aussi, par conséquent, d'un certain silence.

Je crois le reconnaître à plusieurs signes.

D'abord dans les plus hauts lieux de la parole, je veux dire dans la littérature. Saint-Denys Garneau faisait partie d'une plus vaste famille : Ringuet, Savard, Grignon, d'autres encore. Qu'avaient-ils en commun ? Ils faisaient le procès des mythologies traditionnelles grâce aux mythologies elles-mêmes, c'est-à-dire en

repreuant les vieux mythes de ce pays dans le roman ou le poème. Singulier procès où, derrière l'écrivain, l'accusé était l'accusateur, où les accusations étaient aussi de secrètes apologies. Ringuet et Grignon ramenaient les bucoliques à la brutalité de l'existence paysanne qui y était masquée; à l'inverse, le Menaud de Savard poussait la mythologie traditionnelle à son paroxysme, le rêve séculaire trouvant enfin sa vérité et sa limite dans la folie du personnage. Quel que soit le chemin suivi, l'héritage n'était pas brutalement récusé: il était remis en cause, mais par une reprise en charge de ses implications profondes. On peut faire la même remarque à propos de Saint-Denys Garneau et du groupe de *la Relève*. Ils ont cherché, pour leur part, un en-deçà (ou un au-delà, on ne sait trop) de la religion officielle; chez eux, la « spiritualité » qui nous avait empêchés de vivre était à la fois critiquée et poursuivie plus avant. Cette présence des inspirations traditionnelles dans la dénonciation qui en était faite, nous en avons de nombreux témoignages. Par exemple dans ce passage des « Préliminaires à un manifeste pour la patrie » publiés par *la Relève* en 1936: « Le patriotisme ne prend son vrai sens et sa vraie valeur que subordonné à un ordre chrétien... à une notion chrétienne de l'humanisme. » On récusait certaines formes du christianisme et du nationalisme, mais au nom d'une conception que l'on croyait plus authentique de la foi et de la nation. Cette continuité et cette rupture ne se retrouvent-elles pas, dira-t-on, à toutes les époques? Ne sont-elles pas toujours le texte même de l'histoire? Oui, bien sûr. Mais la conjugaison a pris dans les années 30 la figure d'une sorte de paroxysme. Ce n'était pas la mort subite de l'ancienne tradition qu'on annonçait, mais son interminable agonie. Une agonie qui dure encore après avoir donné aux poèmes de Garneau, aux romans d'Élie et de Charbonneau, aux essais de Le Moyne leur signification tragique, profonde, durable.

D'autres pourtant (et Jean-Louis Gagnon en a admirablement témoigné à ce colloque) ont voulu couper au plus court vers ce qu'ils appelaient le « réel », la « vie ». Ce qu'ils appelaient aussi la « politique ».

Il ne faut pas masquer cette dualité profonde qui partageait la génération de Saint-Denys Garneau. Et pourtant, je me demande si, en examinant de plus près le courant où Jean-Louis Gagnon se situait, on ne retrouverait pas une oscillation un peu semblable à celle que nous avons déjà cru discerner. Si on pense, par exemple, aux idées politiques de *la Nation* (dont Jean-Louis Gagnon n'a pas parlé), on reconnaît bien la rupture d'avec la politique d'antan, mais aussi une sorte de consentement à des rêves anciens qu'on croyait pouvoir faire éclater en les réalisant. Cette conjonction, c'est peut-être Laurendeau qui l'a le plus parfaitement exprimée par ses écrits et par son destin.

Encore une fois, ne tentons pas de minimiser ce qui, chez certains, a été tentative de rupture absolue; mais je ne crois pas que personne s'y soit entièrement et toujours maintenu. Il me semble que, là-dessus, les combats d'hier contre le duplessisme témoignent à leur manière. Les hommes de mon âge n'y ont guère participé, mais nous étions assez vieux pour y applaudir du fond de nos collèges. Certains d'entre nous ont alors éprouvé, à leur tour, l'exaltante tentation de faire enfin le vide. Nous avons été, nous aussi, surchargés d'idéologies, de moralisme, de fausse conscience; nous voulions exister sans idéologie, à même la vie, dans la nouveauté et l'incertitude de l'amour, de la politique, de l'écriture. Mais le refus du nationalisme caricatural ne nous a pas brusquement libérés. Il nous a renvoyés à un déchiffrement plus attentif du vieil héritage, à une lecture dont nous avons difficulté encore à épeler les premiers mots. Nous avons toujours le sentiment, comme nos aînés, que les anciennes paroles étaient de la fausse monnaie; mais nous sommes prisonniers de la même contradiction, croyant comme eux que les anciens silences, toutes ces choses que nos pères n'ont pas dites, doivent nourrir les paroles neuves que nous voulons dire.

Cela reste, bien entendu, aujourd'hui comme au temps de Garneau, tourments de bourgeoisie. Mais ici encore me vient une réticence. Si je fais appel à mes souvenirs d'une enfance vécue à l'écart des livres et de la ville, je crois me rappeler un drame semblable

à celui que je viens d'évoquer. Dans un autre langage que celui des écrivains, j'ai entendu des procès similaires des vieilles coutumes, des curés, des politiciens. On sait bien que nos pères ont rouspété depuis des siècles ; ils n'étaient pas ces moutons dociles que l'on nous a souvent décrits. Mais la crise de 1929 a suscité un ébranlement plus décisif. Si les prolétaires contemporains de Saint-Denys Garneau n'ont provoqué aucune révolution, ils ont légué à leurs enfants un scepticisme neuf, des critiques radicales, une fureur qui ne sont pas sans correspondances avec les écrivains de leur époque. J'en tiens le témoignage de mes souvenirs d'enfance. Mais il en est des données plus objectives. Je pense à certaines grèves spectaculaires, celle du textile, celle de l'amiante, bien d'autres encore où le peuple d'ici a commencé à parler à haute et intelligible voix. Là encore, le vieux fond des rancunes et des idées accumulées depuis des siècles a commencé à percer comme un abcès enfin mûr. Le vieux langage d'un peuple sans écriture commençait à cerner des silences accumulés par les générations.

Ce mélange de l'ancien et du nouveau ne pouvait pas être sans ambiguïté. Mais cette ambiguïté, les aînés nous l'ont fait voir en face.

En un sens, on retrouverait aisément chez eux ce que les psychanalystes appellent des « conduites d'échec ». La génération des années 30 aura fait apparaître notre culture, notre société comme un immense naufrage historique. Elle a soudainement récapitulé, « actualisé » — comme disent aussi les psychanalystes — une histoire déjà longue. En ce sens encore, les années 30 ne sont pas terminées. On connaît les thèmes du procès. Accusation du politicien et des jeux politiques substituant leur bavardage à l'analyse concrète des situations. Dénégation des vieux mythes de la colonisation, des anciens alibis agricoles responsables de notre infériorité économique. Dénonciation du traumatisme de la conquête : traduction plus brutale et plus réaliste de la vieille angoisse de séparation d'avec la Mère-France et du mythe des origines. Dououreux rejet aussi d'une certaine religion, forme la plus profonde de notre dépossession de nous-mêmes.

Tous ces examens, toutes ces psychanalyses devraient être interminables. Notre littérature d'aujourd'hui s'en nourrit encore. En sommes-nous sortis ? Pierre-Elliott Trudeau réunissait naguère, dans l'introduction à un livre sur la grève de l'amiante, un terrible réquisitoire sur notre pensée politique et sociale traditionnelle où il formulait, entre autres, cette constatation : « Les Canadiens français étudient la politique avec leurs pieds. »<sup>1</sup> Pour sa part, Jean Le Moine, dans une étude célèbre sur Saint-Denys Garneau, évoquait « la plus ancienne », « la plus subtile », « la plus riche des hérésies » : « le dualisme »<sup>2</sup>. Ces constats ne me satisfont pas : ils nous reportent trop loin encore, du côté des pieds ou du côté de l'histoire millénaire de l'Église. Trop loin de notre mystère collectif.

Je reviens ainsi à mon point de départ. La génération de Saint-Denys Garneau s'est heurtée, en définitive, à un peuple confronté depuis son origine à son obscurité interne et incapable de la nommer. Nous avons longtemps emprunté un autre langage que le nôtre. Ces années-ci, j'étudie les idéologies du XIX<sup>e</sup> siècle canadien-français dans un séminaire qui regroupe des sociologues et des historiens. Nous sommes effarés par l'absence totale d'originalité aussi bien dans les journaux de gauche que dans ceux de droite. Rien que des vêtements empruntés en France ou ailleurs, empruntés à une autre histoire que celle des consciences d'ici. Il est à peine besoin de rappeler qu'il en fut longtemps ainsi de notre roman et de notre poésie.

C'est là, me semble-t-il, que se trouve, au fond, le sens de la recherche de la génération de Saint-Denys Garneau. Ce que je retiens d'essentiel, pour ma part, dans le poème cité par Jean-Louis Gagnon, se ramène à deux vers :

*Ils ont tout piétiné sans en avoir l'air, [...]  
Par leur seul terrible mystère étranger*

Ce *mystère*, c'est nous-mêmes. Mais la génération de Garneau a commencé à le récupérer. Parce qu'elle a

1. *La Grève de l'amiante*, Montréal, Editions Cité libre, 1956, p. 70.

2. *Convergences*, Montréal, H.M.H., 1961, p. 239.

commencé à *parler* enfin au niveau des consciences vivantes. Depuis lors, cet effort ne s'est pas interrompu.

Et c'est cela que nous devons à la jeunesse de Garneau, de Laurendeau, d'Élie, de Le Moyne, de Gagnon, de bien d'autres. Nous n'avons pas trouvé la *joie* qu'on avait volée à Saint-Denys Garneau, ni la *vie* que voulait piéger Jean-Louis Gagnon. Mais nous les poursuivons encore dans les promesses d'une parole neuve qu'ils ont inaugurée. La ferveur maladroite que nous y mettons témoigne, il me semble, que la recherche de leurs jeunes années n'était peut-être pas sans avenir.

FERNAND DUMONT